

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul dépositaire pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

26 février 1863

On répand le bruit que l'Empereur Napoléon est choisi par le Czar Alexandre comme arbitre dans les affaires de Pologne.

Les lettres reçues de Vienne témoignent de la satisfaction qui règne en Autriche depuis que le gouvernement de François-Joseph a proclamé sa neutralité dans les affaires de Pologne. Les officiers et les soldats autrichiens ne laissent échapper aucune occasion de manifester leurs sympathies envers les Polonais ; ils accueillent avec humanité les insurgés blessés et leur prodigent des secours, en vertu d'ordres reçus de Vienne.

Quels que soient les développements que la guerre puisse prendre en Pologne, l'Autriche ne se départira pas de son système de stricte neutralité. Le comte de Rechberg vient de faire connaître aux grandes puissances cette détermination définitive.

En Prusse, la désaffection et les défiances sont partout à l'ordre du jour. Tandis que la tranquillité matérielle est menacée à Posen, l'agitation morale est à son comble à Berlin. Les correspondances de cette capitale, en date du 23, vont jusqu'à dire qu'on a de nouveau parlé de l'abdication du roi en faveur du prince royal.

Peut-être que le roi de Prusse, au milieu des complications qu'il a fait naître, n'attendra pas que cette abdication lui soit imposée par la chambre des députés, d'accord avec toute la nation, pour repousser l'intervention en Pologne.

On pense qu'il ne sera pas donné suite à la pétition de M. de Saint-Marc-Girardin dont le Sénat a dû s'occuper hier et l'on parle d'envoyer à Rouen le produit des souscriptions ouvertes dans quelques bureaux des journaux de Paris en faveur des Polonais.

Le Bulletin de Paris constate que les nouvelles télégraphiques et autres reçues aujourd'hui de Pologne sont encore

contradictoires. Un fait paraît certain toutefois, c'est que l'insurrection, réprimée sur un point, reparait sur un autre. Il y a évidemment un plan de campagne arrêté entre les chefs du mouvement qui consiste à refuser tout combat en ligne sauf à harceler les détachements russes, soit autour des villages, soit dans les bois et sur les routes. Ainsi s'explique, malgré la disproportion des forces, la durée d'un conflit qui ne paraît pas encore toucher à sa fin.

La France annonce que le gouvernement provisoire qui, sans paraître officiellement, dirige avec beaucoup d'unité les affaires politiques et militaires, vient de conférer à Langiewicz le titre de commandant supérieur des forces insurrectionnelles dans le sud.

Ce jeune chef, qui est né dans le duché de Posen, a servi autrefois dans l'artillerie prussienne. Il est instruit, actif, intelligent et doué d'un grand courage. Il a été professeur d'art militaire dans une des écoles polonaises établies à l'étranger.

Il a auprès de lui, comme chef d'état-major, un de ses anciens compatriotes qui a servi autrefois en France dans la légion étrangère, qui était au siège de Sebastopol, et qui porte la croix de la Légion d'honneur et la médaille de Crimée.

Langiewicz est à la tête d'un corps de 4.000 hommes, partagé en huit légions, commandées par des chefs qui ont en lui la plus grande confiance. Chaque légion comprend cinq compagnies.

De plus, Langiewicz a sous ses ordres d'autres corps isolés composés de volontaires qui se sont organisés d'eux-mêmes. Il est tenu très au courant des mouvements des Russes, et il a, jusqu'ici, été presque toujours assez heureux pour se trouver supérieur en forces aux détachements ou aux corps qu'il attaque.

L'Agence Havas constate en ces termes le refus opposé par le président Lincoln aux offres de médiation faites par la France :

« La pensée d'humanité et de conciliation du gouvernement de l'Empereur n'a pas été comprise à Washington. Le

président Lincoln n'a pas admis nos offres de médiation, faites pourtant d'une façon si affectueuse. Le chef du gouvernement de l'Union n'a pas cru devoir suivre la voie qui lui était offerte, parce que, d'après lui, la guerre entre le Nord et le Sud ne saurait plus être de longue durée.

Nous déplorons cette erreur. Elle peut entraîner, en effet, des conséquences que nous ne pouvons regretter pour M. Lincoln lui-même, si l'on tient compte, comme cela est nécessaire, des tendances séparatistes que manifestent déjà les Etats de l'Ouest. Ce mouvement, qui grandit chaque jour, forcera bientôt la main du président, dans des conditions bien moins favorables que celles qui existent aujourd'hui ; et les hommes d'Etat de Washington se seront, avant longtemps, à regretter de n'avoir pas mieux accueilli les sages conseils qui leur venaient de la France. »

J. REDOUX.

On assure que les bases de l'arrangement relatif aux affaires de Pologne ont été arrêtées entre la France et l'Angleterre, et converties en un projet de note qui vient d'être communiqué au cabinet de Vienne.

Le bruit court que les trois puissances seraient d'accord sur ce fait, qu'une modification doit être apportée dans l'organisation intérieure de la Pologne russe.

Le Phare de la Loire a reçu un 2^e avertissement conçu en ces termes :

Vu le numéro du journal le Phare de la Loire en date du 20 février 1863, lequel contient au recto de la première feuille un article signé Ev. Mangin, intitulé Nouvelles du jour, commençant par ces mots : « Les télégrammes qui suivent... » et finissant par ceux-ci : « ... leur obole pour des ouvriers français ; »

Considérant que l'auteur de cet article cherche à exciter à la haine du gouvernement en lui imputant d'avoir, par une mesure dont il dénature le but et la portée, entravé les efforts de la charité publique en faveur des ouvriers souffrant de la crise cotonnière ;

Un deuxième avertissement est donné au journal le Phare de la Loire dans la

personne de M. Ev. Mangin, gérant de ladite feuille et signataire de l'article.

Pologne.

On écrit des frontières prussiennes, le 20 février :

Voici maintenant que les Russes se retirent avant d'attaquer. Le corps moscovite qui devait tomber sur les insurgés à Ojcow a dû, après avoir vu ses avant-postes refoulés à Skala et à Ivanowice, battre précipitamment en retraite dans la direction de Miechow. Mais ce qui est plus grave encore que cette retraite, c'est le mécontentement manifeste qui règne parmi les troupes impériales. Si elles allaient se fatiguer de l'affreuse besogne ?

Dans les environs d'Olkusz, les insurgés ont conservé tous leurs postes et reçu de nouveaux renforts considérables par le nombre, et surtout par l'effet moral que produit leur arrivée dans les rangs de ceux dont ils viennent partager la fortune et les espérances. Un troisième corps d'armée russe vient d'être déposé par le chemin de fer à Zarbi.

Le régiment de cosaques du Don connu sous le nom de régiment Kameniew, sous le commandement du colonel du même nom, stationne jusqu'ici sur la ligne frontière moldave, part de Belz à marches forcées et se dirige sur le théâtre des événements. Des détachements nouveaux de cosaques, — toujours des cosaques, — suivront dans peu de jours.

Dire que les Polonais dissimulent dans les diverses villes de l'Empire sont l'objet d'une minutieuse surveillance, paraît presque inutile. Sept de ces malheureux ont été jetés en prison à Odessa, soupçonnés qu'ils étaient d'entretenir des relations avec les insurgés.

Le mouvement à marches forcées des troupes russes dirigées sur la Pologne, est confirmé par toutes les correspondances particulières parvenues aujourd'hui. Une dépêche ajoute que M. de Korff, colonel de la garde impériale russe, s'est soustrait par le suicide à l'exécution de l'ordre qui lui avait été donné par l'autorité militaire de raser la ville d'Ogrodzieniec. C'est dans cette ville même qu'a eu lieu ce tragique événement.

Voici le texte de l'ordre du jour du général Maryan Langiewicz, chef militaire du palatinat de Sandomir, adressé à son

corps d'armée après la défaite des Russes devant Strakow, le 17 courant :

« Compagnons d'armes !

Une compagnie de cosaques, un escadron de dragons, un détachement de chasseurs ont osé attaquer notre camp. Selon leur usage barbare, les Russes, avant d'engager le combat, ont mis traitreusement le feu à la ville, pour que des milliers de familles périssent ainsi dans les forêts et dans les champs par la faim et le froid. Compagnons d'armes ! votre bravoure a sauvé la ville et a contraint l'ennemi à une fuite honteuse.

Il y a à peine quelques jours que vous êtes sous les armes et votre courage, votre persévérance, votre discipline, votre entraînement et la terreur des Russes me portent à croire que vous êtes déjà des soldats vieillards dans les combats.

Jedlnia, Szydłowice, Bodzentyn, Suchedniow, Baranowa, Gora, Wonhock, Sainte-Croix et Straszow, dans l'espace de 27 jours, vous ont couvert de gloire, vous mal vêtus, affamés, à demi gelés et fatigués par les marches et les bivouacs.

Le pays qui fournit de tels soldats, doit être libre et puissant. Compagnons d'armes, la patrie et l'histoire n'oublieront pas le 17 février. »

On lit dans le Journal de Posen du 22 :

« Les Russes ont résolu d'attaquer Langiewicz de trois côtés afin de refouler l'insurrection sur le territoire prussien. Ils croient que de cette façon les insurgés ne peuvent plus leur échapper. Personne, à Varsovie, ne doute que le gouvernement prussien n'accorde ce que l'Autriche a catégoriquement refusé, c'est à dire l'extradition des insurgés. Si Langiewicz parvient à sortir d'une position aussi difficile sans pertes sensibles, il aura fait preuve d'une grande habileté. Dans le cas où la petite armée que commande cet officier et qui a jusqu'ici résisté à tous les efforts des Russes, viendrait à être dispersée, le mouvement insurrectionnel en Pologne ne serait pas comprimé pour cela. De nouveaux corps d'insurgés se sont formés dans les gouvernements de Plock, Podlachie et Lublin et sur les frontières de la Volhynie à Dubrenka ; ces corps n'attendent pour agir que des armes et des chefs.

Plusieurs faits d'intervention prussienne se sont déjà produits. C'est ainsi que dans la petite ville de Chorzele sur la frontière de la Prusse, quelqu'un ayant tiré sur un chien enragé, l'alarme fut telle, qu'on demanda sur-le-champ des secours

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 27 FÉVRIER 1863.

— N° 43. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXV. (Suite).

Au moment où leur entretien était le plus animé, le maître de la maison s'approcha de la baronne, et lui dit d'un air désappointé :

« N'aurons-nous donc pas, madame, le plaisir de posséder ce soir monsieur le baron, votre frère ? »

— Mon mari ne vous a-t-il pas présenté ses excuses ? répondit-elle. De retour des manœuvres depuis une couple de jours, Charles est encore si fatigué qu'il est contraint de garder la chambre. Il était déjà indisposé avant son départ ; mais son état semble avoir beaucoup empiré.

— Quel dommage ! nos jeunes gens avaient compté qu'il contribuerait puissamment aux plaisirs de la soirée ; car les militaires sont d'habitude d'intrepides danseurs.

— Charles fait exception à la règle ; ses manières n'ont point à le reconnaître, tant il est change depuis deux ans ; il n'est plus pour ainsi dire que l'ombre de lui-même.

Chacune de ces paroles était un coup de poignard pour Hulda. Depuis sa rencontre avec le baron, elle croyait toujours le voir pâle, sombre, abattu par le chagrin, mine par la lente torture d'un amour malheureux, et elle souffrait doublement, se reprochant sans cesse de conserver dans son cœur, malgré tous ses efforts pour l'en bannir, l'image de Charles à côté de celle de Hermann. Elle n'espérait plus pouvoir s'en délivrer qu'une fois qu'elle serait la femme de son cousin. Sans nul doute, elle aimait aussi Hermann, et, libre de son choix, elle n'eût pas hésité à se déclarer pour lui ; elle appréciait si bien sa délicatesse, son noble caractère, son cœur sensible et généreux ! ou plutôt, pour ne point faire de jaloux, elle eût pris la résolution de ne point se marier et de partager son affection entre les deux rivaux. Mais impossible, le sort en était jeté, et une voix intérieure, qu'elle ne parvenait pas à réduire au silence, lui disait, pour son supplice, que ce partage était coupable. Et pourtant, avec la conscience bien nette de ses propres sentiments, elle n'eût pas eu à trembler, car ils étaient la pureté même.

Par une belle soirée de juillet, elle se trouvait seule au jardin, effeuillant d'un air pensif un rameau de saule qui venait de lui servir d'éventail. Elle entendit des pas légers, mais seulement lorsqu'on fut tout près d'elle, et, se retournant avec vivacité, elle tomba à l'instant même dans les bras de Hermann.

Des minutes s'écoulaient ; le temps

passait vite pour les heureux ! Hermann pressait de plus en plus étroitement sur son cœur le gage de son bonheur futur, et Hulda, souriant à travers ses larmes, appuyait avec abandon sa tête sur la poitrine de son fiancé. C'était là qu'elle trouverait protection et repos, et pourtant elle pleurait maigre elle, car elle relouait les questions d'Hermann. Mais il ne lui en adressa point ; il se contenta de secher ses larmes sous des baisers. Il était au comble du bonheur, et le feu qui brillait dans ses grands yeux noirs ne reflétait pas la passion orageuse, mais la sérénité de l'amour le plus pur.

Ayant aperçu Hulda à travers le treillage, il avait sauté de sa voiture avec la rapidité de l'éclair et pénétra dans le jardin.

Dans son désir irrésistible de la surprendre, il s'était approché, le cœur palpitant d'inquiétude à la pensée de l'accueil qui l'attendait. Le passe l'avait rendu clairvoyant ; néanmoins, même au milieu des épanchements de cette première entrevue, si fortuite pour sa fiancée, tous les indices le satisfèrent pleinement. A peine osait-il y compter après dix-huit mois d'absence ; aussi son cœur s'abandonna-t-il plus que jamais à l'espoir.

Sur ces entrefaites, Bundler et sa femme virent entrer dans la cour une légère voiture chargée de bagages, et devinèrent le reste. Sachant Hulda au jardin, ils s'empressèrent d'y descendre, et quelle ne fut pas leur joie lorsqu'ils aperçurent leur fille sur les genoux d'Hermann, assis sur le moelleux banc de mousse ; il la tenait par la taille, et elle lui passait les deux bras autour du cou.

« Eh bien, Caroline, qu'avais-je dit ? »

s'écria le docteur en faisant à sa femme des signes d'intelligence.

A cette exclamation, Hulda leva la tête et se regarda de près. Elle reconnut Hermann pour avoir remarqué les traces de ses parents sur ses traits si longtemps absents. Depuis des années, la famille Bundler n'avait pas eu aussi heureux qu'en ce moment : plus de doute ni d'impunité ; Hulda elle-même se convainquit, dans le courant de la soirée, que le souvenir de Charles ne présenterait plus le moindre danger pour elle.

Le sonner fut une fête paisible, et chacun se retira dans sa chambre, le contentement et la joie au cœur.

Impossible à Hermann de dormir ; la pensée qu'il touchait enfin au but poursuivi depuis si longtemps, le rendait si heureux, que les rêves d'avenir les plus riants, les tableaux les plus enchanteurs se présentaient à son imagination et triomphaient des fatigues du voyage. Enfin, vers minuit, se sentant à l'étroit, il se leva, passa sa robe de chambre, et s'approcha, pour respirer plus à l'aise, d'une fenêtre qui donnait sur le jardin. Celle d'en face avait vue sur le coin d'une rue et d'un terrain attendant par derrière au jardin du docteur.

Il n'était pas à l'heure qu'il entendit, à sa grande surprise, des pas dans une allée latérale et qu'il vit paraître une femme. Les battements de son cœur lui dirent que c'était Hulda, qui, non moins agitée que lui sans doute, venait de sortir pour prendre le frais. Il fut saisi d'une vive inquiétude : elle courait risque de se refroidir, car la roseau baignait le gazon, et la nuit, fort belle d'ailleurs, était assez humide pour nuire à la poitrine délicate de Hulda.

Que faire ? Il n'osait l'appeler, de crainte d'effaroucher cette timide colombe ; il brûlait de descendre, de l'enlever dans ses bras et de la rapporter à l'intérieur ; mais si quelqu'un des gens était encore sur pieds si on allait le voir et se permettre sur cette incident toutes sortes de commentaires ! il imposa donc un frein à son désir.

Pendant qu'il se consultait, les pas avaient cessé de se faire entendre, et il crut que Hulda allait rentrer. Dans l'espoir de s'en assurer, il courut à l'autre fenêtre, d'où l'on découvrait, en se penchant, celles de la chambre de sa cousine, située juste au-dessous de la sienne.

Après quelques minutes d'une vaine attente, il remarqua tout-à-coup, sur le terrain mentionné plus haut, les contours nettement accusés d'une ombre gigantesque. Il tourna les yeux avec surprise vers l'angle de la rue ; là se dressait presque en face de lui un homme de haute stature, drapé dans un manteau de couleur sombre. Un coin de la doublure jaune lui apprit que c'était un officier, et aussitôt il s'efforça de découvrir ses traits, chose assez difficile, du reste, à cause du col de son manteau et de son bonnet enfoncé jusqu'aux yeux. Immobile et les bras croisés, ce personnage tenait ses regards fixés sur les fenêtres de Hulda. Enfin il ôta son bonnet et se passa la main sur le front et sur les yeux ; notre héros distingué alors un visage pâle, amaigri, mais d'une mâle et noble beauté.

Impossible de décrire ce que lui fit éprouver cette découverte. Il ignorait encore la présence de Charles dans la ville — le docteur avait jugé prudent de ne pas l'en instruire dans ses lettres ; — néanmoins, il ne douta pas un moment que ce